

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An, 6 Mois, 3 Mois, 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... 25.00 12.50 6.25 3.12.50. POUR L'ETRANGER... 31.15 15.57 7.78 3.89. Les abonnements se paient irrévocablement d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An, 6 Mois, 3 Mois, 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... 25.00 12.50 6.25 3.12.50. POUR L'ETRANGER... 31.15 15.57 7.78 3.89. Les abonnements se paient irrévocablement d'avance.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOVIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1917

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 4 SEPTEMBRE 1917

86ème Année

D'autres mœurs.

Les journaux nous apprennent qu'on vient de fonder une ligue de gens qui s'engagent à être polis. Cela prouve assez que la politesse n'est plus en honneur, si ceux qui veulent encore la pratiquer en sont réduits à se réunir et pour ainsi dire, à partir en guerre afin de maintenir l'usage de la courtoisie, de l'aménité et des grâces. Pourtant, si l'on ne trouve plus beaucoup de gens pour suivre ces vieilles manières, il y en a encore beaucoup pour les regretter. Quand notre pays semble reprendre le sentiment de ce qu'il est et de ce qu'il fut, comment ne sentirions-nous pas que ce que les autres nations ont le plus goûté dans le caractère de la nôtre, ce qu'elles se sont étudiées à imiter et à reproduire, c'est justement la politesse? Grâce à cette qualité si subtile, le prestige de la France fut non seulement impérieux, mais persuasif; de là lui vint son ascendant irrésistible, et l'urbanité que les étrangers trouvaient dans notre pays était pour eux le vrai signe qu'ils étaient arrivés chez nous. Si l'on veut maintenir l'âme française, c'est sa politesse aussi qu'il faut maintenir.

Bien des tendances de l'esprit moderne et bien des conditions de la société présente lui semblent contraires. D'abord, justement, elle a paru entachée d'un caractère aristocratique, et cela a suffi pour qu'on n'en vult point. Sous prétexte d'égalité, on a pensé refuser le legs le plus précieux que l'ancien régime eût fait au nouveau, celui qui prouvait le mieux la haute valeur des anciennes mœurs. La plus belle qualité de la politesse, en effet, c'est qu'elle profite aux faibles; elle met à l'abri leur amour-propre inquiet, et elle les préserve et les garantit. Elle est, de la part des forts, comme un engagement de ne pas user jusqu'au bout de leurs avantages, d'en avoir pour ainsi dire la pudeur, de reconnaître une existence et une dignité à ceux qu'ils pourraient impunément humilier. Le vrai principe de la politesse consiste à ne pas saluer seulement les puissants, les victorieux, ce qui ne serait que déférence, mais à rendre à tout être humain, dans quelque condition qu'il soit, les égards qui sont dus à l'homme. Elle est toute proche de l'honneur, qui, lui aussi, est une obligation qu'on s'impose de ne pas penser qu'à ses intérêts et de respecter dans les autres leur honneur, en leur rendant l'honneur, elle en est comme le côté le plus doux. Aussi demandait-elle, pour y naître, une nation à la fois généreuse et délicate. Les peuples grossiers en seront à jamais incapables. Ils sentent bien, tout de même, ce qu'elle vaut, et que ce n'est rien d'être fort, tant qu'on n'a pas poli ses forces. Mais ils ont beau faire et se contraindre un moment, leur nature les emporte. On voit bien, cependant, ce qu'il arrive dès que la politesse manque. Dès qu'on a été aux caractères ce harnais puissant et léger, il n'y a plus que des sauvages, il n'y a plus que des bêtes brutes. La violence seule fait loi. Le faible est non seulement vaincu, mais offensé. En voyant quelques mœurs tendant à s'établir, les peuples grossiers se sentent de nouveau grossiers pour ceux dont on croit n'avoir rien à craindre, on se demande si, malgré toutes les révolutions égalitaires, la condition des faibles ne va pas devenir pire qu'elle fut jamais et on tremble en pensant à tout ce qu'ils auront à subir.

On fait d'autres reproches à la politesse, comme de n'être qu'une hypocrisie et qu'un mensonge. Heureux maison-

ge, qui sert à déguiser les défauts les plus repoussants! Et sans doute, c'est une qualité, et non pas une vertu. Elle n'est pas morale, mais sociale. Tout de même, elle agit peut-être d'autant plus sur ceux qui l'exercent, qu'elle a d'abord l'air de moins prétendre; sans doute elle ne change pas ceux qui sont grossiers de leur nature, mais elle les intimide, elle leur ôte leur audace, et c'est beaucoup. Les autres, elle finit par les pénétrer. Des manières deviennent bien vite des mœurs. C'est se faire de la politesse une idée très pauvre et très fautive que de croire qu'elle tient en quelques formules et quelques rites et qu'on est quitte avec elle quand on les a observés. La vraie politesse, au contraire, ne s'exerce pas seulement envers des inconnus, et pendant quelques minutes, mais avec tout le monde et tout le temps. Bien loin de cesser dans des affections plus délicates, elle leur prend quelque chose de leur nature, elle se raffine avec les sentiments qu'elle enveloppe. Elle s'adapte et elle s'applique à eux tous, jusqu'à n'être plus distincte. Si un homme nous paraît trop visiblement poli, c'est qu'il n'est qu'un pédant de politesse. Mais voici un autre homme, que nous trouvons toujours gai, affable, commode, accueillant. Et pourtant il a ses peines, mais il les cache; ses désirs, mais il les contient; ses dégoûts, mais il les tait; il est poli.

La politesse est une contrainte: elle nous apprend à réprimer notre égoïsme, et cela suffit pour qu'il y ait en elle un principe de perfectionnement. Assurément elle n'est pas liée nécessairement aux vertus et elle n'a pu naître dans une société d'ou presque toutes semblaient absentes; mais elle ne pouvait naître que dans une époque comme ce dix-septième siècle, où tant d'âmes d'un haut caractère exerçaient sur elles-mêmes l'empire le plus ferme et le plus solide. Elle est comme la forme assoupie et mondaine de ces austères contraintes, mais elle y participe en quelque chose. C'est une obligation, une discipline; cela peut suffire, si nous l'observons sincèrement, tous les jours, dans notre conduite ordinaire, pour qu'elle nous rende, à l'occasion, capables des actes les plus élevés. Un homme accoutumé à présenter aux autres, comme à soi-même, une image de soi décente et honorable, ne pourra pas, le cas échéant, prendre, dans les canots d'un vaisseau qui se couche, les places aux banquettes des enfants. Pour ne pas se démentir, il sera conduit à se dépasser. Mais tandis qu'elle le portera ainsi jusqu'aux limites les plus méritoires, la politesse l'empêchera seulement de les accomplir avec gloire, indiscrètement. Quand, à la fin de l'ancien régime, sur l'échafaud révolutionnaire, tant d'hommes, de femmes surent périr avec tant de fermeté et si peu de raideur, et sans même avoir l'air de prêter de l'importance à la mort qu'ils affrontaient, ce fut là le suprême triomphe de la politesse.

On lui fait d'autres reproches: elle prend du temps et, comme on dit, nous n'en avons plus de reste. En effet, il y a en elle quelque chose de compliqué, comme dans tout art. On a donc voulu la proscrire et l'arracher de notre vie avec toutes les autres guirlandes. Et sans doute, maintenant, nous sommes tous très pressés. Mais aussi n'affectons-nous pas trop de l'être? Ne serait-il pas temps de reprendre possession de nous, et sommes-nous vraiment sûrs de gagner beaucoup de minutes en nous comportant d'une façon grossière et brutale? Si tant de gens

se conduisent ainsi, c'est encore plus par mode que par nécessité. Nous nous sommes fait bien puérilement une certaine idée de l'homme moderne, rude, expéditif, saccadé, vivant comme on écrit au télégraphe, et plein de brusquerie pour faire croire qu'il a de la décision. Beaucoup de ceux qui se conforment à ce vulgaire idéal sont d'ailleurs des gens presque oisifs, qui auraient tout le loisir qu'il faut pour être civils et courtois, et qui, de cette façon, augmenteraient bien plus sûrement leur agrément et leur valeur. Mais cette mode, peut-être, aura bientôt fait son temps. Nous n'avons pas à nous modeler sur ce qui se produit ailleurs, ni à nous laisser imposer par ce qu'on nous dit.

Développons-nous selon nous-mêmes. Ce ne sera plus la même France qui durera le jour où les Français ne seront plus polis. Si l'on nous dit que certaines qualités ne sont plus actuelles, c'est à nous de prouver le contraire en les apportant hardiment dans le présent. La politesse a couronné toutes les plus belles civilisations. L'Islam garde encore la sienne, raffinée et chevaleresque, et ceux qui reviennent du Japon nous racontent quelques cérémonies le moindre artisan déploie, là-bas, pour accueillir un client dans sa boutique. Sans doute, l'organisation démocratique n'est pas très favorable au développement d'une telle qualité. Mais notre peuple est si ancien, et sort d'une telle histoire, que quelque chose d'aristocratique l'a pénétré tout entier; et il est presque sans exemple, en effet, qu'on soit véritablement poli, d'une politesse que l'âme éclaire, avec les plus petites gens, sans qu' aussitôt, se piquant d'honneur, elles ne répondent par les mêmes égards et n'attestent qu'elles aussi participent d'une civilisation qui est noble.

En la politesse, la réunion des hommes n'est plus qu'un bataillon d'appétits; les défauts, au contraire, la politesse les voile et, sous ce voile, elle les diminue et les restreint; les vertus, elle les voile aussi, et sous ce voile elle les confirme et les augmente. Si elle devait devenir incompatible avec le monde où nous vivons, ce serait le signe le plus sûr que nous entrons dans une époque vile. Dans l'incertitude de notre temps, entre un passé qu'il nous faut quitter et un avenir dont nous pouvons malheureusement prévoir quelque chose, nous ressemblons à des gens qui déménagent et qui se trouvent dans la rue, entre leurs deux logis. Mais ils emportent avec eux quelques meubles qu'ils ont hérités de leurs parents, meubles magnifiques et solides, que le temps n'a fait qu'embellir. On nous annonce qu'ils ne pourront pas tenir dans la maison neuve. Nous espérons bien que si. Mais si vraiment nous nous trompons, si tout ce que nous avons de plus cher et de plus précieux doit demeurer à la porte, nous, non plus, nous ne voulons pas entrer dans la nouvelle maison.

Le conseil de la fourmi.
" Eh! bien, dansez maintenant! "
Ce n'était pas un si mauvais conseil que donnait la fourmi à la cigale. Sait-on que les endémistes prolongent notablement l'existence?
Vestris mourut à 102 ans, Novara à 83, Petitpas à 80 (il navigait la mort dont on dit toujours qu'elle vient "à grands pas"); son frère, plus solide encore, à 95 ans. Francis Méranthe, qui mourut en 1902, avait dépassé la centième année.
L'agitation des jambes est donc un acte de sage hygiène. " Donner une danse " à quelqu'un c'est prolonger ses jours. Une statistique intéressante pourrait être dressée. Que l'on demande aux oculistes combien de temps dure l'année de leurs paupiers!

DEPECHE ETRANGERES.

ANGLETERRE.

La question du Canal de Panama.

Y aura-t-il arbitrage? Londres, 3 septembre.—Le ministère des Affaires Etrangères anglais a déclaré formellement, mardi, que le gouvernement britannique n'avait nullement l'intention de porter devant une commission d'arbitrage la question des droits de péage du Canal de Panama.

D'après la note communiquée à la presse, le gouvernement britannique étudie maintenant la question d'une manière sérieuse. Quant à la publication du rapport affirmant que la demande d'arbitrage avait été résolue, elle est déclarée absolument incorrecte par le ministère des Affaires Etrangères.

Pour le moment la question du Canal de Panama est dans le même état qu'il y a quelques jours; il n'a fait aucun progrès. Selon toutes les probabilités le gouvernement proposera son envoi à la cour de la Haye, mais il n'a pas été décidé quelle serait la méthode employée.

Sir Edward Grey, le secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères ainsi que la plupart des membres du cabinet britannique sont dispersés un peu partout sur le continent, conséquemment ils n'ont pu préparer aucun programme depuis que le bill du Canal de Panama a été adopté par le Congrès.

Il est possible que l'Angleterre attende le résultat des élections à la présidence des Etats-Unis, dans l'espoir qu'elle pourra trouver un moyen d'entente.

Arrêtation d'un témoin de l'affaire Rosenthal à Liverpool.

Liverpool, 3 septembre.—Thos Coupe, qui était autrefois employé au Club des Elks à New York et qui a été témoin du meurtre de Rosenthal, a été arrêté par des détectives à l'arrivée du " Lusitania ", ce matin. Il n'a pas été écroué, mais accompagné à un hôtel où il a refusé de parler avant d'avoir consulté ses amis.

Le poète et l'ex-sultan.

Un dernier écho d'une sauteur piquante à propos du séjour de Moulay-Hafid à Marseille.
Un poète du terroir, les poètes ont toutes les audaces, avait prêté à l'interprète du maghzen, à la gloire de l'ex-sultan du Maroc. Il avait consacré une nuit entière à la composition de ce morceau poétique dont les vers, il y en avait bien deux cents, devaient dans son imagination éblouie se muer en autant de beaux louis d'or... Ne lui avait-on pas, en effet, vanté la prodigalité de Moulay-Hafid et ses royales largesses à tout venant?... Satisfait de son ode, notre poète se dirigea, le cœur battant d'émotion, vers l'hôtel qui abritait le monarque. Il ne doutait pas que la porte de Moulay-Hafid allait s'ouvrir toute grande devant cette autre souveraine qui s'appelle la poésie.

— Je désire voir Sa Majesté, fit-il à l'interprète du maghzen.
— Sa Majesté repose, répliqua le Marocain. Que lui voulez-vous?... As-tu quelque chose à lui vendre: cartes postales, tabatières, valises?...
— Non, dit le poète un peu décontenancé, je désire remettre cette poésie à ton maître.

Et il tendit à l'interprète une large enveloppe portant cette suscription: " A Sa Majesté Moulay-Hafid."
— Attends-là, répondit l'homme au visage bronzé.

Durant trois heures, le malheureux poète se morfondit sur une banquette. Enfin Moulay-Hafid fit son apparition. D'un bond le porte-lyze fut devant lui.
— Majesté, bredouilla-t-il, je suis...

— Oui, oui, je sais, fit d'un ton bouillant Moulay-Hafid.

MEXIQUE.

Les rebelles se livrent à de nouvelles atrocités.

Mexico City, 3 septembre.—Les habitants de Cuernavaca, qui depuis quelque temps vivent dans la crainte d'une attaque de la ville, ont été effrayés à l'apparition d'une bande de zapatistes qui ont réussi à couper les fils électriques à deux milles de la ville. Ils ont été repoussés par les troupes du gouvernement qui les ont poursuivis.

On se plaint un peu partout des attaques continuelles des bandes révolutionnaires; une d'elles, conduite par le capitaine Benito Canales, ont attaqué le ranch Cuicahuatl, à 3 milles de la ville de Guanajuato où ils ont tué le directeur et son fils. En se retirant ils ont rencontré une femme portant son bébé et ils ont fusillé la mère et l'enfant.

Une autre bande a envahi Amecameca une petite ville située au pied du Popocatepetl où ils ont pendu un homme; ils ont également tué une femme et deux jeunes filles en s'éloignant de la ville.

On dit dans des cercles bien informés, que deux inspecteurs de police, douze capitaines de New York, un capitaine de police du Bronx et quatre de Brooklyn se sont enrichis de l'argent extorqué des maisons mal-famées.

On annonce à la dernière minute, que M. William J. Flynn, chef de la police secrète, a accepté le poste qui lui était offert par le comité chargé de l'enquête.

Un soldat tué par la foudre.

Bixbee, Arizona, 3 septembre.—Le soldat Sadler du 4ème régiment de cavalerie des Etats-Unis, a été, lundi, frappé par la foudre près du Fort Huachuca; huit cartouches qu'il avait à sa ceinture ont fait explosion. La mort a été instantanée.

Naissance d'une fille.

Brooklyn, Mass., 3 septembre.—On annonce de Elmford qu'une fille est née à M. et Mme Bertelli. Avant son mariage Mme Bertelli était bien connue au théâtre comme Ida Conquest. Elle épousa M. Bertelli, fils de feu l'amiral Bertelli de l'armée Italienne le 23 octobre, 1911.

DEPECHE AMERICAINES.

L'AFFAIRE ROSENTHAL.

New-York, 3 septembre.—Charles Becker, le lieutenant de police accusé du meurtre de Rosenthal ayant refusé mardi de se défendre contre l'accusation portée contre lui, le juge Goff a fixé la date du jugement au 12 septembre, après une conférence avec l'avocat de district Whitman.

La cour a déclaré qu'il n'y avait aucune raison pour remettre indéfiniment le jugement. A la grande surprise de tous, l'avocat de Becker n'a pas demandé à ce que son client paraisse devant une autre cour, il a simplement fait observer que, si la cour fixait la date au mois d'octobre, le bruit qui s'est fait autour de cette affaire serait un peu oublié et par conséquent son client aurait plus de chances d'avoir un jugement absolument impartial.

Becker s'est présenté à la cour et après avoir salué ses amis, il s'est tenu debout un bras appuyé sur la balustrade.

La date du jugement des autres accusés n'a pas encore été fixée. L'avocat de district a commencé à examiner 50 hommes, parmi lesquels doit être choisi le grand jury auquel les preuves du chantage seront soumises.

L'avocat de district a demandé que le cas de Becker soit examiné non par la Cour des Sessions Générales, mais par la branche criminelle de la Cour Suprême c'est-à-dire le juge Goff.

On croit que les rapports du comité de conseil municipal chargé de s'occuper du chantage dont la police de New York est accusée, contiendront des révélations très importantes.

On dit dans des cercles bien informés, que deux inspecteurs de police, douze capitaines de New York, un capitaine de police du Bronx et quatre de Brooklyn se sont enrichis de l'argent extorqué des maisons mal-famées.

On annonce à la dernière minute, que M. William J. Flynn, chef de la police secrète, a accepté le poste qui lui était offert par le comité chargé de l'enquête.

Les rebelles mexicains s'emparent d'Ojinaya.

Maria, Texas, 3 septembre.—Ojinaya a été capturée mardi par les rebelles sans avoir tiré un coup de feu. Les forces fédérales commandées par le général Sanchez se sont enfuies dans les montagnes, et la petite garnison chargée de défendre la ville l'a livrée sans combat. Les rebelles ont trouvé dans la ville des provisions, des armes et des munitions.

Un soldat tué par la foudre.

Bixbee, Arizona, 3 septembre.—Le soldat Sadler du 4ème régiment de cavalerie des Etats-Unis, a été, lundi, frappé par la foudre près du Fort Huachuca; huit cartouches qu'il avait à sa ceinture ont fait explosion. La mort a été instantanée.

Naissance d'une fille.

Brooklyn, Mass., 3 septembre.—On annonce de Elmford qu'une fille est née à M. et Mme Bertelli. Avant son mariage Mme Bertelli était bien connue au théâtre comme Ida Conquest. Elle épousa M. Bertelli, fils de feu l'amiral Bertelli de l'armée Italienne le 23 octobre, 1911.

'Oraze en Pennsylvanie. Le nombre des victimes est de 40.

Pittsburg, Penn., 3 septembre.—Le nombre total des morts s'élève à 40, et les dommages causés par l'inondation à plus de \$1,000,000; les effets de cette inondation se feront sentir longtemps dans la région.

Voici la liste des morts qui a été communiquée à la presse mardi matin: 18 morts à Colliers, O. Virginie, six à Cherry Walley, Penn.; quatre à Burgstown, Penn.; 3 à Ovilla, Penn.; sept à Canonsburg, Penn.; un à Woodland, Penn.; et un à Wellsburg, Ouest Virginie.

Pourtout on s'efforce de venir en aide à ceux dont les maisons se sont effondrées et on s'occupe à réparer les dégâts commis par l'inondation.

Les vivres commencent à se faire rares dans la région envahie par l'orage, et les communications des lignes ferrées ayant été coupées, on est obligé de transporter les vivres avec des charrettes, mais les chemins sont dans un tel état que le travail de ravitaillement se fait très lentement.

La Charters Valley qui s'étend de Washington, Penn., à McKees Rocks est complètement dévastée, plus de 10,000 acres plantés en maïs sont sous l'eau. Les dommages aux fabriques sont considérables. Les chemins de fer sont occupés à reconstruire des ponts qui ont été emportés par la violence du courant, mais le travail se fait lentement, les bras faisant défaut.

La lumière incandescente en usage depuis trente ans.

New York, 3 septembre.—Il y aura trente ans mercredi que l'on a commencé à faire usage de la lumière incandescente, dans les maisons de commerce, Thomas A. Edison ayant fait fonctionner la première station centrale du monde dans une vieille bâtisse en briques située dans la partie inférieure de New York, le 4 septembre 1883.

L'usage de force motrice ne contenait qu'un dynamo et le courant était transmis par des câbles souterrains à quatre câbles dissimulés sur une étendue d'un mille carré.

Ce point spécial avait été choisi parce que la plupart des bureaux étaient fermés le soir, ce qui donnait la chance à Edison de mettre ses fils à l'épreuve en cas d'accident. Les bureaux du "Times", du "Herald" et le quartier général de J. P. Morgan et cie qui contenaient 106 lampères, furent parmi les premières bâtisses éclairées à l'électricité.

L'ANGIEN SEAU DE CHENE
rempli d'eau fraîche, claire, pure, sucrée ou non, avec ou sans jus de citron. Faites-vous plaisir à le savourer avec un verre de...